

BERTRAND LECLAIR

Le vertige danois
de Paul Gauguin

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

*Pour moi il n'y a pas de chef-
d'œuvre, si ce n'est l'œuvre totale.
Une ébauche annonce un maître.
Et ce maître est de premier ou
deuxième ordre.*

PAUL GAUGUIN,
lettre au peintre danois
J. F. Willumsen, 1890.

Les citations extraites de la *Correspondance de Paul Gauguin* reproduites dans ce livre respectent la ponctuation et l'orthographe originales. Pour les lettres antérieures à 1888, on a utilisé l'excellente édition de référence établie par Victor Merlhès pour les éditions de la Fondation Singer-Polignac (Paris, 1984), qui couvre les années 1873-1888. Le second tome de cette *Correspondance* n'étant hélas jamais paru, les extraits postérieurs à 1888 reproduisent les éditions courantes de la *Correspondance* du peintre.

DANS L'ÉLAN DE LA CHUTE

C'EST un autoportrait en crise, un moment de vertige au mitan de la vie. Face au miroir, un homme aux abois prétend affronter sa vérité, sur la toile. Ce qu'il est, vraiment ? S'il a raison, ou bien tort, de s'entêter à la peinture, rien que la peinture ? Ce qu'il va devenir, surtout... Un artiste reconnu pour tutoyer la lumière, ou alors et à jamais ce fanfaron assisté, ce raté qu'on lui signifie chaque jour qu'il est, ici, à Copenhague, peintre tardif et sans génie, père de famille déchu ne tutoyant rien d'autre que la faillite personnelle ?

Réfugié une fois de plus dans l'étroite mansarde en soupente qui lui tient lieu d'atelier, au-dessus de l'appartement familial où règnent les forces hostiles à sa peinture, il dresse son chevalet, s'assoit d'autant plus lourdement qu'il prend garde aux poutres avant de se pencher vers son reflet. Il s'appelle Paul

Gauguin, comme plus tard Antoine Doisnel s'appellera Antoine Doisnel au miroir de François Truffaut, dans la lumière orpheline et tout aussi étriquée d'une salle de bain. Il s'appelle Paul Gauguin, il le répète, mais ce nom a déjà désigné tant d'existences différentes que la logique s'en perd : quel rapport, entre l'adolescent de dix-sept ans s'engageant comme pilotin sur un trois-mâts en partance pour l'Amérique du Sud, en 1865, et le jeune marié à la figure de gandin radieux jonglant huit ans plus tard avec les outils de la spéculation boursière ? Quel rapport, entre ces deux-là et le collectionneur aisé et audacieux qu'il a été depuis, rêvant de devenir "artiste peintre" à son tour, et comment diable tout cela a-t-il pu mener à l'affairiste perclus de dettes qu'il est désormais, en ce mois d'avril ou de mai 1885, incapable d'assumer l'éducation de ses cinq enfants, dont le dernier, Paul Rollon dit Pola, n'a pas deux ans ?

Il s'appelle Paul Gauguin, il est engoncé dans un épais manteau d'hiver pour dénoncer le froid qui persiste à lui pourrir la peinture certains jours de printemps, dans ce maudit pays où il a décidé de rejoindre sa femme et leurs enfants cinq mois plus tôt, la

pire décision peut-être qu'il ait jamais prise, à se recroqueviller par terre, se mordre le poing, vue d'ici. Jamais il n'aurait dû céder, suivre Mette jusqu'à Copenhague où elle était tout bonnement retournée chez sa mère, bras de force ou manière de protester contre la décrépitude économique qu'il leur a imposée en abandonnant son métier de courtier en Bourse pour "vivre de la peinture", échec sur toute la ligne. Sans parler de son couple, qui agonise, ce n'est plus l'appauvrissement qu'il affronte, à Copenhague où personne ne crédite sa peinture du moindre avenir, mais la ruine, et le déshonneur.

Sa tentative d'en revenir aux affaires afin de rassurer la belle-famille danoise, repartir d'un meilleur pied, lui aura coûté plus cher en investissements qu'elle ne lui a rapporté ; en cinq mois, il a placé si peu de toiles de bâches de la compagnie roubaisienne Dillies & Cie dont il est le représentant exclusif pour la Scandinavie qu'il ne lui reste rien, sinon cet affreux goût de cendrier froid dans la bouche, au réveil, une invitation au suicide, à en croire l'affolement de sa dernière lettre danoise à Pissarro, envoyée à la toute fin de mai : "Je suis en ce moment tout à fait à bout de courage et de ressources. La

misère dans une ville étrangère ! sans crédit et sans argent ; chaque jour je me demande s'il ne faut pas aller au grenier me mettre une corde autour du cou. Ce qui me retient c'est la peinture et c'est bien là la pierre d'achoppement. Ma femme la famille tout le monde enfin me met sur le dos cette maudite peinture prétendant que c'est une honte de ne pas gagner sa vie. Mais les facultés d'un homme ne peuvent suffire à deux choses et moi *je ne puis faire qu'une chose* peindre. Tout le reste me trouve abruti." Abruti, voilà bien un mot qui pourrait mettre d'accord son entourage et sans exception, pensez qu'au bout de six mois le mari de Mette ne sait toujours pas prononcer cinq phrases en danois, c'est dire sa volonté de s'en sortir, vous parlez d'un homme d'affaires ! Quant à "la peinture"... C'est quoi, au juste, ce qu'il appelle "la peinture", et qui le retient mieux que la paternité d'aller se pendre ? Une croyance ? Un sortilège ? Tout à la fois la serrure et la clé de "la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue" comme Proust dira bientôt de "la littérature" ? Une jouissance, en tout cas, et une libération, peut-être – quand le doute n'est pas le plus fort, de se retrouver sur la paille.

Sur la paille à quasi trente-sept ans, sans crédit et sans aucun soutien, le doute tourne au vertige qui tétanise, serait-il à raison convaincu d'avoir réalisé quelques toiles remarquables au long des années qui précèdent, des paysages, mais surtout des scènes d'intérieur ouvertes sur le rêve, des tableaux puissants et audacieux, autant de petites pierres blanches pour esquisser le chemin à venir, à l'orée d'une œuvre majeure, pas impossible qu'il en soit capable. Le vertige naît plutôt de ne pas savoir s'il a encore la force de croire à sa chance, faute de pouvoir la partager, ici, à Copenhague, la force d'y croire plutôt que se laisser tomber de tout son haut – quand bien même être seul à s'illuminer d'espoirs le précipite dans une solitude décapante au sein de la meute familiale dont le cercle se resserre, voilà qu'on l'appelle le chaînon manquant, dans la belle-famille danoise.

Le chaînon manquant traîne pourtant comme un boulet sa situation de chef d'une famille bourgeoise qui ne parvient plus à tenir son rang, et quel paradoxe, quand il a puisé le meilleur ou en tout cas le plus personnel de son œuvre au spectacle apaisé de ses enfants, jusqu'alors – *La petite rêve*, par

exemple, une toile qu'il a qualifiée d'étude et qui lui a fait sauter un pas immense en 1881, ou *L'enfant endormi*, peint à Rouen l'été précédent, dans une même manière tout à fait inédite d'ouvrir la toile à l'onirisme. Voyez comme il a su jouer de la disproportion déroutante des objets pour signifier la contagion du rêve et de la réalité, voyez le papier peint qui semble danser d'être animé par les créatures échappées du rêve de l'enfant endormi, lui-même offert à l'inquiétante étrangeté de la contagion, la tête abandonnée sur la table, le visage qui se teinte de vert et de bleu, reflétant les lumières diffractées qui l'entourent. À qui appartient l'autre, du rêve ou de l'enfant ? Toute la toile vibre d'une superstition de père, face au petit Clovis qui s'échappe, envoûté, peut-être, mais par quoi, à mille lieues, en tout cas, de la joliesse des portraits d'enfant traditionnels.

Oui, il a donné déjà quelques toiles à la beauté sauvage dont il est fier, sans réserve, autant de bornes au début du chemin qu'elles ouvrent, c'est l'évidence. *La petite rêve* et *L'enfant endormi* sont d'ailleurs deux tableaux dont il se souviendra très précisément, en 1892, lorsqu'il s'attaquera à l'un des chefs-d'œuvre de son premier séjour polynésien,

Manao Tupapau (L'esprit des morts veille), son *Olympia* à lui, le portrait d'une très jeune Tahitienne couchée nue sur le ventre, comme éclairée par le flash de l'orage dans la terreur des revenants et des fantômes qui hantent l'arrière-plan, habitants de "la nuit lourde pourtant du vol des démons, des mauvais génies, des esprits des morts, des tupapaus qui tout à l'heure se dresseront, les lèvres blêmes et les yeux phosphorescents, près de la couche où les cauchemars ne laissent pas les fillettes tôt nubiles".

Puisque nous y voilà déjà : on ne peut pas l'ignorer, que "la peinture" saura l'entraîner jusqu'à Tahiti, jusqu'aux Marquises plus éloignées encore pour y construire la Maison du Jouis aux splendides panneaux sculptés, à Hiva Oa, la Maison du Jouis où peindre ses dernières toiles, de sublimes chevaux que vous diriez roses s'avançant vers la grève, où partager avec ses amis indigènes et déclassés des quantités d'alcool phénoménales tout en alimentant le combat contre l'évêque et le gendarme au nom de l'art ancien des Maoris, sans négliger d'entraîner à l'amour des Marquisiennes plus jeunes que le plus jeune de ses enfants. Ne pas l'ignorer est ici une force et une faiblesse, un risque de confusion,